

Dans la capitale rwandaise dévastée par les combats entre les forces gouvernementales et celles du FPR, la population organise la survie

Un jour comme les autres à Kigali

Frédéric Fritscher

Le Monde, 1 juillet 1994, page 1, 4

KIGALI de notre envoyé spécial

Alors que les feux de l'actualité étaient braqués sur l'ouest du pays, à la frontière zaïroise, où les troupes françaises recevaient la visite du ministre de la défense, François Léotard, Kigali a vécu, mercredi 29 juin, une autre journée de guerre...

Les belligérants campent sur leurs positions. L'armée gouvernementale, la garde présidentielle et la gendarmerie semblent indélogeables de leur fief du centre-ville. Depuis plusieurs semaines, ils subissent le feu des rebelles du Front patriotique rwandais (FPR), qui les assiègent et les bombardent, à intervalles presque réguliers, des hauteurs de la ville.

A certains endroits, les tranchées du FPR sont toutes proches de celles des forces armées rwandaises (FAR). Les routes et les points stratégiques sont contrôlés par les uns ou par les autres. Il est impossible de circuler en « zone FPR » sans une escorte armée et une autorisation spéciale. Seuls les véhicules de la mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR) peuvent

traverser les lignes et se rendre d'une zone à l'autre. Mais le drapeau bleu de l'ONU, s'il est respecté, ne met pas les « casques bleus » à l'abri de tout danger. Un capitaine sénégalais et un major uruguayen ont été tués récemment alors qu'ils circulaient en ville. Depuis l'arrivée de la MINUAR au Rwanda, treize « casques bleus » ont été tués et six autres grièvement blessés.

Un photographe argentin travaillant pour l'agence américaine Associated Press a été blessé mardi soir alors qu'il se trouvait dans une chambre au deuxième étage de l'hôtel Méridien, considéré théoriquement comme une zone neutre sous la protection des « casques bleus » tunisiens. En déplorant « l'incident », Jean-Guy Plante, le porte-parole militaire de la MINUAR, n'a voulu « exclure aucune hypothèse » : Ricardo Mazalan peut avoir été atteint par « une balle perdue » comme il peut avoir été touché « délibérément », a-t-il dit.

La ville est dévastée. Tous les quartiers ont été touchés. Aucune maison, aucun édifice, que ce soit au centre-ville ou dans les faubourgs, n'a été

épargné.

Les principales artères montrent comme autant de stigmates les trous laissés par les explosions d'obus de tout calibre. Elles sont jalonnées de carcasses de voitures, criblées de balles ou calcinées.

En pleine zone gouvernementale, l'Hôtel des Mille Collines, où il faisait bon séjourner il n'y a pas si longtemps, n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été. Des milliers de réfugiés s'y sont succédé. Une ancienne employée, Thérèse Nyirabakiga, règne maintenant sur la carcasse dévastée de cet ancien fleuron de l'hôtellerie rwandaise. Trente-sept familles d'employés de l'hôtel et quarante-cinq réfugiés, soit quelque cent quarante personnes, vivent là, jour et nuit, depuis deux mois et demi.

La quarantaine alerte, Thérèse essaie d'organiser un semblant d'activités. Elle vend les boissons stockées dans les caves, achète et revend ce qu'elle peut encore trouver en ville où, paradoxalement, le marché semble être régulièrement approvisionné. Certains réfugiés paient 4 000 francs rwandais (1) par jour pour rester aux Mille Collines. Les autres signent des chèques ou des reconnaissances de dettes... « *On ne sait jamais*, dit-elle. *L'activité peut reprendre du jour au lendemain, alors je déposerai tout cela à la banque.* » Mais elle avoue bien vite que l'argent récupéré est partagé entre les membres du personnel « *pour acheter tout ce dont on a besoin* ».

Deux rues plus bas, dans l'enceinte de l'ambassade de Tanzanie, plus de sept cents réfugiés s'entassent dans des conditions précaires. La moitié d'entre eux sont des citoyens tanzaniens, les autres Hutus et Tutsis confondus sont tous Rwandais. Ils vivent dans la

crainte de voir surgir un jour les miliciens. Evariste Kayura est là depuis le 8 avril.

Originaire de Cyangugu, au sud-ouest du pays, il vivait à Nyamirambo, un quartier de Kigali. « *Tous les Rwandais qui sont ici voudraient partir du côté FPR, mais on ne peut plus* », dit-il, prenant à témoin une dizaine d'hommes qui l'entourent.

Damacène reprend au vol ces propos. « *Je suis hutu et j'habitais Nyamirambo. Ce qui se passe est terrible. J'ai vécu plusieurs jours entre les plafonds et le toit de ma maison. Lundi, j'ai donné 20 000 francs rwandais à un militaire pour qu'il me conduise ici. J'ai eu de la chance. Un de mes voisins est arrivé mercredi et il m'a dit que, depuis mon départ, cent sept personnes ont été tuées près de chez nous. Vous comprenez pourquoi on veut aller se mettre sous la protection du FPR...* »

Plusieurs milliers de personnes sont toujours réfugiées à l'intérieur de l'église de la Sainte-Famille. Le toit percé par l'obus qui a tué cinq personnes lundi laisse entrer un rayon de soleil qui tombe droit sur l'autel. Les enfants jouent en courant entre les bancs. Les plus vieux, exténués, attendent, résignés, sur des matelas ou assis sur les marches de l'église. Le Père Wenceslas, le vicaire de la paroisse, un prêtre rwandais, est le seul ecclésiastique resté sur place. « *Je ne pouvais pas partir en abandonnant mes gens*, dit-il, *je veille sur eux du mieux que je peux.* » Le Père Wenceslas n'est pas un curé comme les autres. Il porte un gilet pare-balles dont la poche ventrale laisse distinctement apparaître les contours d'un pistolet automatique.

« *C'est un 9 millimètres*, confie-t-il, *j'en ai besoin pour ma propre sécurité. On peut vouloir me tuer n'importe*

quand. »

« Je pensais que vous étiez sous la protection de Dieu ? »

« Par les temps qui courent, cela ne suffit pas. »

Le vicaire-soldat est fidèle à son poste. S'il convient que des miliciens sont venus « de temps à autre » chercher des Tutsis qu'ils tuaient ensuite, il explique que d'autres miliciens conduisent « tous les soirs des dizaines de nouveaux réfugiés » dans son église. « Dans les milices, il y a des vauriens, mais il y a aussi des jeunes très bien », affirme-t-il, en soulignant qu'« on ne peut s'opposer à des bandes armées » et ajoutant : « Dans ces situations-là, il faut de la persuasion, de la douceur. »

« On se fiche pas mal de la nourriture »

Le Père Wenceslas contrairement aux militaires de la MINUAR est sûr que les miliciens qui sont venus, il y a une dizaine de jours chercher plusieurs dizaines de Tutsis « n'ont pas tué soixante personnes mais une quarantaine ». Il ne sait pas où ils ont été massacrés ni où ils sont enterrés. Discrètement, dans son dos, une femme affirme qu'ils sont dans une fosse commune derrière l'économat. Interrogé, le prêtre dément farouchement. Mais ses convictions politiques sont au moins aussi fortes que sa foi. « Jamais le FPR ne gouvernera ce pays. Les Tutsis ne représentent que 8 % de la population. Une minorité ne peut pas diriger une majorité. Les attaques des rebelles ont mené aux représailles. C'est de leur faute si autant de Tutsis ont été tués », dit-il en se justifiant : « Ma mère est tutsie. Il n'y a plus au Rwanda de familles purement tutsies ou hutues. Au

fil du temps, nous sommes tous le produit d'unions mixtes. »

Les réfugiés de la Sainte-Famille accueillent avec bonheur le camion de la MINUAR venu leur livrer des sacs de farine, de maïs et des biscuits énergétiques. Mais personne n'exulte. Tous sont las et souhaitent partir. « On se fiche pas mal de la nourriture. On veut être évacué et c'est tout ! dit fermement Félicien, un homme entre deux âges au visage émacié. La MINUAR doit nous emmener loin d'ici. Il y a trop de miliciens qui rodent autour et veulent nous tuer. »

Toujours dans le même quartier, au cœur d'une zone contrôlée par les FAR, l'hôpital du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) est submergé. « Nous avons plus de six cents blessés ici et dans six maisons avoisinantes », souligne John Sundin, un chirurgien américain qui pratique au moins dix interventions par jour depuis deux mois. Il est au bout du rouleau et fume cigarette sur cigarette entre deux opérations. Alors qu'il s'apprête à recoudre le visage déchiré d'une fillette, des brancardiers surgissent avec un jeune garçon et sa mère. Le père suit en hurlant, un nourrisson dans les bras. Le diagnostic est vite fait. Un filet de liquide rachidien s'écoule d'un trou rond à l'arrière de la tête du garçonnet. Sans même enfiler un gant, John tâte le crâne. Un éclat d'obus est entré. « Il ne vivra pas ! » lâche-t-il en se tournant vers la mère, blessée au bras et à l'abdomen. « Nous n'avons pas de quoi faire des radios. On verra plus tard si elle a quelque chose dans le ventre. » Le père se traîne à terre, le bébé dans les bras. L'homme est connu. Il est ébéniste et fabrique les béquilles que le CICR fournit aux amputés.

« Un jour calme comme aujourd'hui

d'aujourd'hui, on reçoit une centaine de blessés, explique John. On en garde cinquante, les autres sont soignés et repartent. Dès qu'ils peuvent marcher les blessés sont renvoyés chez eux ». Une journée de combats sérieux, l'hôpital accueille jusqu'à 400 blessés, civils et militaires. Pour décongestionner l'hôpital, le CICR et la MINUAR, dès que les conditions le permettent, transfèrent les cas les plus graves vers l'hôpital King-Fayçal en zone contrôlée par le FPR. Une quarantaine d'entre eux sont déjà à bord de deux camions de la Croix-Rouge. Dix minutes plus tard, les camions entrent dans l'enceinte de King-Fayçal. Dix autres minutes et les brancards sont alignés devant la porte principale de l'hôpital sous les regards

curieux de centaines de réfugiés qui vivent dans la cour, le hall, les patios, dans certaines chambres et sur les balcons. 1 500 d'entre eux sont toujours là sous la protection de « *casques bleus* » tunisiens.

Philippe Gaillard, le chef de la délégation du CICR à Kigali, surveille l'opération. Près de sa Land Rover blindée, un gilet pare-balles sous le veston, une courte barbe brune, lui aussi est exténué. Il quittera le Rwanda le 5 juillet. Reviendra-t-il ? « *Jamais de ma vie, quoi qu'il arrive !* » lâche-t-il sans même réfléchir. Une journée comme les autres à Kigali.

(1) 1 franc rwandais = 0,04 franc français